

CURIEUX ANTIQUAIRES ERUDITS

L'humanisme naît au Quattrocento en Italie ; il affirme la valeur de la personne humaine. Ses représentants s'attachent avant tout à la connaissance des langues et des littératures anciennes, fondement de l'étude de l'homme. Confronté aux mystères encore nombreux, l'intellectuel moderne cherche des explications. Avidé de mondes nouveaux, il part en exploration dans le passé qui devient terrain de recherche. La diffusion de textes anciens a un impact considérable. En France, le roi François I^{er} adhère au mouvement: la Renaissance gagne le pays. On peut penser que sa venue à Arles, en 1538, sensibilise la ville au goût de l'antique.

Au cours de la deuxième moitié du XVI^e siècle apparaît l'humaniste ; le curieux l'accompagne. *"L'homme curieux a désir d'apprendre, de voir de bonnes choses de l'art et de la nature, c'est un curieux de livres, de médailles, d'estampes, de tableaux, de fleurs, de coquilles, d'antiquités et de choses naturelles"*. Philologues et herméneutes locaux vont chercher dans la grande histoire de Rome celle de leur ville. L'objet qui montre *"comme dans un très clair miroir, l'état et condition des siècles longtemps avant nous passez"* devient témoin majeur. Celui qui le collecte retrace son histoire et verse dans l'érudition. L'arlésien Agard qui collectionne les antiquités se définit comme antiquaire. Dès lors, ce terme désigne le curieux qui possède des antiquités et qui en a la connaissance.

La première initiative arlésienne appartient à Lantelme de Romieu qui rédige en 1574 l'*"Histoire des antiquités d'Arles"*. Ce précieux ouvrage nous renseigne sur l'état des vestiges antiques au XVI^e siècle. Premier modèle du genre, son plan, réutilisé ensuite, est fondé sur la trame qu'offrent les monuments : l'amphithéâtre, les Alyscamps, les restes d'un capitole sur la place Saint-Lucien, des grottes qui paraissent être les *"catacombes des premiers chrétiens"*, l'arc près de la porte Saint-Martin, l'obélisque, les restes d'un temple près de la porte de Laure, les restes près du Rhône d'un vieux bâtiment de briques, les remparts.

Partant de ces données, l'antiquaire tente la reconstruction d'une ville romaine type. L'identification des monuments n'est pas aisée, d'autant que mystère et légende leur sont fermement attachées. L'erreur d'interprétation est fréquente. Par exemple, celle qui fit de deux colonnes dressées au coeur d'un îlot d'habitations les vestiges de l'ancien temple de Diane. Conscient de la fragilité de ces témoignages, l'antiquaire arlésien cherche dans l'épigraphie une source plus sûre qui pourrait corroborer le texte. Lantelme de Romieu relie son histoire à un recueil d'inscriptions qu'il réunit lui-même au cours d'un *"grand tour"* du bassin méditerranéen.

Montfaucon au XVIII^e siècle, confirme la complémentarité des sources. "Les monuments de l'antiquité se divisent en deux classes : celle des livres et celle des bas-reliefs, statues, inscriptions et médailles, deux classes, dis-je qui se prêtent des secours mutuels, les livres nous apprennent l'histoire (...). L'autre classe de monuments nous présente comme en un tableau une bonne partie de ce que les auteurs n'apprennent pas". L'antiquaire assemble dans son cabinet un résumé de la vie des anciens en collectant ustensiles, bijoux, mobilier funéraire des sépultures.

Dans la ville d'Arles, pour peu que l'on creuse, on a tôt fait de découvrir l'un de ces trésors. Arles voit naître un trafic de ces objets. La collecte est le fait - dans un premier temps - de l'homme instruit : robins, médecins, notaires, souhaitent conférer à l'objet une valeur didactique. Par la suite, un phénomène de mode, constaté au cours de la deuxième moitié du XVII^e siècle en change la destination.

Dès 1660, Louis XIV exprime le désir de s'entourer de chefs-d'oeuvre antiques à l'image des princes italiens. Malgré toute son autorité, il ne parviendra jamais à réunir une collection digne d'un Borghèse. Mais le ton est donné, et chacun s'emploie à la formation d'un cabinet ou d'une galerie selon ses moyens. Les collectionneurs arlésiens sont sensibles aux modes parisiennes d'autant que certains fréquentent la Cour. Giffon, médecin, possédait, dans son cabinet de nombreuses peintures dont la plupart de l'illustre Mignard, peintre de Sa Majesté.

Le collectionnisme se répand plus ou moins vite dans la hiérarchie sociale. Cependant, l'érudit persiste dans la collecte d'objets témoins. Claude de Terrin fait preuve d'érudition et de sensibilité artistique dans la controverse sur Diane ; contrant les théoriciens de l'Académie, il trouve les caractères de Vénus dans la statue dénommée Diane, alors qu'en 1680, la déesse de la beauté n'est connue qu'à travers la Vénus du Belvédère, la Vénus Callipyge et la Vénus Félix. Les remous de cette querelle parviennent au roi qui tranche, tel Salomon, en exilant à Versailles l'objet de la dispute.

L'esprit de querelle est né, il va devenir le propre des milieux érudits du XVII^e siècle. Les arlésiens savent trouver de nombreux thèmes de discussion : obélisque ou pyramide ? L'amphithéâtre a-t-il été achevé ? En 1693, la découverte à Trinquetaille d'une urne qualifiée d' « extraordinaire » fait renaître le débat. L'inscription qu'elle renferme trouve six interprétations différentes dues à : Terrin, Amat de Graveson, Peilhe, Remuzat, Galand, Rigod de Marseille. L'antiquaire du XVII^e siècle n'hésite pas à publier ses opinions. Porchier, Rebattu, Brunet, Guys prennent la plume.

De ces divergences naît un goût du dialogue que l'on retrouvera au XVIII^e siècle chez les antiquaires. Ainsi, en 1778, Bonnemant fait appel aux lumières de l'antiquaire nîmois Séguier dont les compétences sont reconnues. Mais, érudit compilateur, Bonnemant ne publie pas à l'instar de ses prédécesseurs. Un autre antiquaire formé à Rome de 1761 à 1783 où naît une nouvelle perception de l'antique, le R.P. Minime E. Dumont joue un rôle important et travaille à la réalisation d'un ouvrage sur les antiquités commandé par le Conseil de ville.

A sa suite, Pierre Véran qui ne cache pas son admiration pour Bonnemant considère comme un maître, contribue, après une interruption de près de 20 ans de travaux archéologiques due à la Révolution, à transmettre le legs des antiquaires dont il conserve l'esprit. Avec son cousin Jacques-Didier Véran et grâce au soutien de Millin – conservateur du Cabinet des Médailles de l'Empire - il sera à l'origine de l'établissement du musée Napoléon. Il réalise ainsi le souhait des antiquaires pré-révolutionnaires qui était de réunir les restes épars en un lieu public.

Les campagnes de fouilles qui débutent à Arles en 1821 changent le comportement du chercheur d'antiquités. L'antiquaire s'éteint après trois siècles d'existence, l'archéologue moderne rationnel naît. Les investigations menées durant cette "préhistoire de l'archéologie" auront permis la connaissance de l'antique. De plus, ces "gourmands" de connaissance surent nous transmettre bon nombre d'oeuvres. On leur en doit la sauvegarde.

Texte d' Estelle Mathé-Rouquette, extrait de « **Le Goût de l'Antique : quatre siècles d'archéologie arlésienne** », Ville d'Arles, 1990.